

UN ACATHISTE TURC AVEC ACROSTICHE ALPHABÉTIQUE GREC

L'afflux de réfugiés grecs d'Asie Mineure en Hellade depuis trente ans a attiré l'attention sur toute une série d'ouvrages écrits en langue turque, mais en caractères grecs, qui étaient à l'usage des populations chrétiennes de l'ancien empire ottoman. On est convenu de désigner ces ouvrages sous le nom de *Karamanlidika*, c'est-à-dire ouvrages utilisés par les Grecs turcophones de *Caramanie* d'abord, puis de la Cappadoce et de toute l'Anatolie¹.

Un grand nombre de ces ouvrages sont des recueils de piété contenant des offices et des prières liturgiques. L'Hymne Acathiste de la Vierge est trop populaire pour ne pas y avoir trouvé place.

J'ai sous les yeux un opuscule publié à Constantinople en 1914 par le libraire Gerasimos Alexandratos, et imprimé à la typographie

¹ Sur la littérature grecque turcophone, voir Soph. A. Houdaverdoglou-Theodotos, Ἡ τουρκόφωνος Ἑλληνική φιλολογία dans Ἐπετηρίς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, t. VII (Athènes 1930), p. 299-307. G. Arvanitakis, Les reliques d'un monde disparu. Fond des communautés échangeables, Athènes 1930, 16 pages in-8°. E. P. Photiadès, Σύμμικτα, Τουρκόφωνα ἑλληνικά βιβλία, dans la revue Ἑλληνικά, t. IV (Athènes 1931), p. 493-495. Cl. Huart, Notice sur trois ouvrages en turc d'Angara imprimés en caractères grecs, dans Journal Asiatique, 9e série, t. XVI (Paris 1900), p. 459-477. Pour les livres grecs turcophones anciens, il faut toujours consulter E. Legrand, Bibliographie hellénique... du XVIIIe siècle, Paris 1894, et E. Legrand-H. Pernot-L. Petit, Bibliographie Hellénique... du XVIIIe siècle, Paris 1918; H. Pernot, Bibliographie ionienne, Paris 1910. On trouvera quelques indications et références utiles dans un article de F. Halkin, Acolouthies gréco-turques à l'usage des Grecs turcophones d'Asie Mineure, in Mémorial Louis Petit (Bucarest - Paris 1948), p. 194-202; et dans un article de I. T. Παμπούκης, Διγενής ὁ Κιόρογλου, in E.E.B.Σ., t. XIX (1949), p. 315-322. Je suis redevable à I. T. Pamboukis de maints renseignements oraux qui m'ont été très utiles. Sur le terme *Καραμανλῆς-ῆδες*, voir Μεγάλη Ἑλληνική Ἐγκυκλοπαιδεία, t. XIII, 1930; par extension le nom de *Καραμανλῆς*, habitant de la Caramanie, a été donné à tous les Cappadociens, puis à tous les Anatoliotes. Cf. J. H. Kramers, art. *Karaman*, dans l'Encyclopédie de l'Islam, t. II (1927), p. 789.

de E. Vasiliadis, sous ce titre : *ΙΠΠΑΛΕΤΝΑΜΕ γιάννι κιοννδοῦζ βέ κέδζη* *δκουρνὰν δοαλάρ* = «Livre de prières, c'est-à-dire les prières à dire le jour et la nuit». In-16 de η' - 288 pages. Cet opuscule de 1914 est une réimpression d'une édition antérieure, car au-dessous du titre on signale que «cette fois le contenu a été augmenté». De fait, j'ai eu entre les mains un autre exemplaire, non daté, mais sans doute antérieur de peu au précédent, avec une légère différence de titre : *ΙΠΠΑΛΕΤΝΑΜΕ κιδζι βέ κιοννδοῦζ δκουρμασή λιαζήμ κελέν δοναλεριν τζεμήδρη*.

Dans l'opuscule de 1914, l'Acathiste vient après le petit Canon paraclétique et occupe les pages 85-106, sous ce titre greco-turc : *Ἀκολουθία του Ακαθιστου Ὑμνου γιάννι Βαλιδεοδουλλαχ (sic) Σουλτανήν Μουδζέ σελλααρη* = «Office de l'Hymne Acathiste, c'est-à-dire des Salutations de la Vierge Reine Mère de Dieu».

L'office commence par le tropaire idiomèle *Τὸ προσταχθέν μυστικῶς*, dont le début est ainsi traduit : *Αἰεσιμοῖζ Γαβριήλ σήραρον...* Puis les strophes de l'hymne se succèdent, mais sans conserver dans la traduction turque l'acrostiche de l'alphabet grec. Les tropaires du Canon de Joseph l'Hymnographe sont intercalés, uniquement en texte grec après le cinquième, le douzième et le dix-huitième *oikos*. Le kontakion *Τῆ ὑπερομάχω* est donné en grec et en turc après la troisième Ode.

Je dois à Madame Merlier connaissance et communication d'une autre version turque de l'Acathiste, différente du texte imprimé de 1914 et qui présente, outre de curieuses formes dialectales, l'intéressante particularité d'avoir gardé dans la traduction turque l'acrostiche de l'alphabet grec. C'est un manuscrit, petit cahier de 18 pages, appartenant à Isaac Sinanoglou, fort bien calligraphié par un des ancêtres de celui-ci, Stavros Sinanoglou, au cours du dix-huitième siècle. Le propriétaire actuel du manuscrit a écrit, en 1952, sur la dernière page cette note : *Ἐγράφη ἀπὸ τὸν προπάππον μου Σταύρον Σινανόγλου πρὸ 250 ἐτῶν*.

En palpant ce petit cahier, fidèlement transmis à travers plusieurs générations, j'éprouvai la joie naïve de ce que je croyais une pieuse trouvaille. La constatation de la différence totale entre cette traduction manuscrite du dix-huitième siècle et la version imprimée de l'*Ἰπαδετναμέ* de 1914, et notamment la présence de l'acrostiche alphabétique grec, inexistant dans l'opuscule actuel, me faisaient espérer avoir affaire à de l'inédit.

Une étude des *Karamanlidika*, poursuivie en collaboration avec M. Eugène Dalleggio, vint bientôt donner à mon espoir une chique-naude inattendue. E. Dalleggio ayant obtenu l'autorisation de con-

sulter et d'analyser l'importante collection de *Karamanlidika* que possède l'Académie d'Athènes, me signala la présence de l'Acathiste dans un recueil intitulé *Χατζετναμέ κιταπή* = «Livre de prières».

De fait, en feuilletant mes fiches, j'en ai alors repéré une, sous la date 1802, avec ce titre emprunté à C l é m e n t H u a r t (Journal Asiatique, 9e série, t. XVI, p. 475, en note :

Χατζετ ναμέ κιτάπη σουλτάν βαλιτουλάχ Παναγία μεβλουτουλλαχήν, ναζιμέτ παράκλησιερι, βέ γιομιτόρτ σελαμλαμασί, βέ Ἀμαρτωλῶν Σωτηρίατα μπεάν όλάν χεμετναμελερί, βέ Ἀπόδειπνον, βέ ταχί ικιτζαλί σεγλέο μπούρατα μεβτζούτουρ ονλάκι Χέο Χριστιανὰ λαζίμιτρ σαπάχ άξάμ οχονγιά. Σίμιτι Ιλκ εββελ τεφσίο δλοννονύ Πασμαγιά βεριλι, ποῦ ζηκρ δλονναμήν Χάοτζ μασραφηγίλέν. γιαβάν Ρώμτζα τιλιντέν Τουρκ λιοανινά, ζιάτε έμεκ ζαχμέτιλαν, Ἀτάλλιαλου Σεραφείμ Ιερομόναχοσαν. Χριστιανλαρίν κιφ[α]ετλιγή ιτζην. Ἀγιανλαρίν ιζνίγιλεν Βενεδικτέ πασιλιτί. [Παρά] Νικολάω Γλυκεϊ τῷ έξ Ἰωαννίνων. 1802. Τζοῦμλενιζ Χριστοζοῦν Ἰζηνέ γιοροῦγιονν.

«Livre de prières. *Paraklisis*¹ de la très sainte Vierge, Mère de Dieu ; ses vingt-quatre Salutations. Les conseils qui se trouvent dans Ἀμαρτωλῶν Σωτηρία (le Salut des pécheurs), ainsi que l'Hexapsalmos et l'Apodeipnon, et autres choses nécessaires, qui se trouvent ici, et qu'il est indispensable à tout chrétien de lire matin et soir. Présentement, pour la toute première fois, présenté et imprimé, aux frais et dépens du soussigné. (Traduit) du grec en turc, avec beaucoup de peine et d'effort, par Séraphin d'Adalia, hiéromoine, en vue d'être utile aux chrétiens. Imprimé à Venise, avec la permission du Sénat. (Chez) Nicolas Glykis, de Janina, 1802. Que vous marchiez tous sur les traces du Christ.»

Une étude attentive a permis de constater qu'il existe trois éditions vénitiennees de ce livre : la première, de 1756 ; la deuxième, de 1802 ; la troisième, de 1809.

L'édition de 1756, parue chez Antoine Bortoli, est signalée par Emile Legrand, au n° 495 de la Bibliographie Hellénique... du XVIIIe siècle, mais avec cette indication, certainement inexacte, du

¹ Huart traduit *παράκλησιερι* = «Consolations». Il s'agit évidemment du petit office appelé *Παράκλησις*. L'exemplaire du *Χατζετναμέ* signalé par Huart est celui de la bibliothèque Saint-Marc à Venise.

contenu : «Cet ouvrage est une traduction turque de l' *Ἀμαρτωλῶν Σωτηρία* et de l' *Ὁρολόγιον*».

Legrand a été trompé par les mots *Ἀμαρτωλῶν Σωτηρία* qui se trouvent en effet dans le long énoncé du titre, mais uniquement à cause de courts extraits empruntés au grand ouvrage d'Agapios Landos. C'est une «distraction» que l'illustre savant aurait pu éviter en se référant simplement au n° 71 de sa Bibliographie où le livre *Ἀμαρτωλῶν Σωτηρία* est signalé, à l'année 1711, comme un «in-4° de 4 feuillets non chiffrés et 436 pages». Or, le *Χατζεναμέ κιταπή* de 1756 (comme d'ailleurs les réimpressions ultérieures) est un in-4° de 214 pages. Notons, à la décharge de Legrand, qu'il a pu être trompé aussi par la signature *Amart. Turco*, mise au bas des cahiers par l'imprimeur de Venise, trop confiant lui-même aux deux seuls mots grecs contenus dans le titre.

Les trois éditions de ce livre de prières ont même format, même nombre de pages, chiffrées de la même manière. L'Académie d'Athènes possède plusieurs exemplaires de chacune. Édition de 1756, cote 8985 et 9399/1944. Édition de 1809 (chez Nicolas Glykis, à Venise), cote 9261/1944. Édition de 1802, que signale Huart, cote 9013, 9078 et 9318/1944.

Dans tous ces exemplaires, l'Acathiste occupe les pages 85 – 93. La traduction turque de l'Hymne correspond à celle du manuscrit Sinanoglou. Comme celui-ci, elle commence par le kontakion *Τῆ ὑπερμάχῳ*, que suivent immédiatement les 24 *Οἰκοὶ* ou stances avec acrostiche de l'alphabet grec, sans intercalation du Canon de Joseph l'Hymnographe.

En ce qui concerne l'acrostiche, quelques particularités sont à signaler.

Pour le premier *oikos*, l'acrostiche était facile à garder, en conservant pour le turc le terme grec *Ἄγγελος*. Pour le deuxième, nous avons *Βελιτουλλαχ*. Pour le troisième, *Γαργιλερινέ*. Pour le quatrième, le traducteur, sans doute embarrassé, transcrit les premiers mots grecs *Δύναμις τοῦ Ἐψίστου*, qu'il traduit aussitôt en turc avec le reste de la strophe : *Ἀλλαχ ἀζιμησάν...* Pour le cinquième *oikos*, il lui suffit de placer au début de la phrase le nom d'Elisabeth, qui dans le grec vient à la seconde ligne : *Ἐλισαβετὲ σεργιρτὲ...* Et l'acrostiche se poursuit dans la version turque, sauf pour le Θ, où par suite du même embarras que tout à l'heure, le traducteur garde le début grec *Θεοδόμον ἀστέρα*, et pour le Ξ, *Ξέρον τόκον ἰδόντες*. Il faut sans doute aussi signaler le vingt-troisième *oikos*, où le traducteur semble avoir simplement turquisé le grec *Ψάλλοντες ἐν Ψαλειτίπ*. Le

vingt-quatrième ne faisait par difficulté, l'interjection ω pouvant rester en turc sous la forme $\omega\chi$.

La datation du manuscrit Sinanoglou est trop approximative, pour nous permettre de savoir s'il a été copié sur le texte imprimé de 1756 ou s'il circulait déjà dans les familles orthodoxes avant cette date. Cette seconde hypothèse pourrait bien ne pas être totalement exclue.

Quoi qu'il en soit, cet Acatliste turc, avec acrostiche de l'alphabet grec, est un intéressant témoin d'une situation linguistique et religieuse aujourd'hui disparue. Depuis les débuts de l'occupation seldjoukide en Asie Mineure, dès le douzième siècle, les populations grecques de ces régions avaient été contraintes de faire usage du turc comme langue habituelle. Elles en vinrent vite à ne retenir de leur langue hellénique que l'alphabet. Fidèles à la religion orthodoxe, elles ne parlaient que le turc, mais elles ne le lisaient qu'écrit en caractères grecs.

Que le turc ait été transcrit en lettres grecques par des gens de longue culture hellénique, c'est un phénomène qui s'explique aisément, en raison des difficultés de l'alphabet arabe, dont l'emploi par les Turcs avait été d'ailleurs fortuit et artificiel¹. Ce procédé de la traduction turque en caractères grecs permit aux Orthodoxes anatoliotes de continuer à s'instruire de leur religion et de leur culte, tout en employant la langue turque dans le cours ordinaire de la vie. Le problème de la liturgie en langue populaire, qui se pose aujourd'hui sous diverses formes en certains pays, se trouvait ainsi en partie résolu pour les chrétiens grecs d'Asie Mineure.

¹ Les Arméniens d'Asie Mineure écrivaient de même le turc en caractères arméniens. Un phénomène analogue se présente pour d'autres langues. «Les Maronites du Liban et les chrétiens indigènes d'Egypte écrivaient l'arabe en caractères syriaques ou coptes. Inversement, les Crétois conservèrent sous la domination vénitienne leur dialecte grec, mais le translittérèrent en écriture latine (G. M. R. Dawkins, dans la revue *Medium Ævum*, t. I, Oxford 1932, p. 121), et les Albanais islamisés adoptèrent non la langue mais l'alphabet du conquérant turc ; ils écrivirent donc l'albanais en caractères arabes (cf. E. Rossi, dans la *Rivista degli studi orientali*, t. XXI, Rome 1946, p. 223 - 226).» F. Halkin, *Acolouthies gréco-turques*, dans *Mémorial Louis Petit*, 1948, p. 196, note 4. La grande réforme de Moustapha Kémal, le remplacement des caractères arabes par les caractères européens, est une actualité, toute contemporaine, de même ordre.

Toutefois, nous n'avons pas d'attestation écrite de cet emploi des caractères grecs avant la prise de Constantinople par Mahomet II. Le premier document que nous en possédions est un opuscule du patriarche Gennade Scholarios, de l'année 1454 ou du début de 1455. C'est un court exposé de doctrine chrétienne, rédigé par le patriarche sur la demande du Sultan¹. Martin Crusius l'a inséré dans sa *Turcogræcia* (Bâle 1584), p. 110-119, et Migne l'a reproduit dans la *Patrologia Græca*, t. 160, col. 333-351.

Mais Crusius n'a imprimé cet exposé de Scholarios que comme document d'érudition historique, non comme une pièce d'usage courant. Pour l'usage courant, on dut longtemps se contenter de manuscrits, puisque le premier livre imprimé que nous connaissions est un recueil catéchétique édité à Constantinople en 1718, sous le titre gréco-turc : *Ἀπανθίσματα τῆς Χριστιανικῆς πίστεως. Γιοιτζάρι ἱμάνι μπειλί* = «Florilège de la foi chrétienne»².

Avant la diffusion des imprimés, qui eut lieu seulement au cours du dix-huitième siècle, les recueils de piété ne circulaient qu'en copies manuscrites. Il en résultait que les traductions pouvaient varier d'une région à l'autre et présenter des différences dialectales de vocabulaire ou de prononciation³.

¹ Pour l'histoire de cette rédaction, écrite après trois entretiens du patriarche avec le sultan, voir M. Jugie, dans *Œuvres complètes de Gennade Scholarios*, t. III (Paris 1930), p. XXXIX. M. Jugie n'a inséré dans le volume que le texte grec de l'opuscule. On peut regretter qu'il n'ait pas cru devoir y joindre la traduction turque, puisque celle-ci remonte à l'origine même de la pièce et en souligne très concrètement le but. Deux savants turcologues, l'Autrichien Joseph von Hammer en 1811, et le Russe Ilinsky en 1880, se sont efforcés de reconstituer le texte en caractères arabes. On trouvera la transcription d'Ilinsky, en face du grec original, dans l'ouvrage de A. Palmieri, *Theologia dogmatica orthodoxa*, t. I (Florence 1911), p. 442-452.

² Sur le volume *Ἀπανθίσματα... Γιοιτζάρι*, édité à Constantinople en 1718, voir la revue *Ὁ Συλλέκτης*, fascicule 2 (Athènes 1947), p. 33-44.

³ Sur l'emploi du turc comme langue courante par les Grecs orthodoxes d'Asie Mineure, même en matière d'enseignement religieux (lecture de l'Évangile, prédication, etc) voir : J. Balabanis, *Μικρασιατικά*, Athènes 1891, p. 56-76 ; E. A. Mystakidès, *Καπποδοκικά*, dans *Παρθνασσός*, t. XV (Athènes 1892-1893), p. 457. A. P. Papadopoulos-Kerameus, dans *Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος, Παράρτημα* t. XVII, 1886, p. 63 (table) et p. 20, note 1, nous apprend qu'il y eut même un quartier de Stamboul qui fut appelé *Καραμανία* à cause du grand nombre de provinciaux anatoliotes qui y étaient établis. A propos de cette colonie des «Karamanlis» de Stamboul «οί

Des différences de ce genre se présentent entre le texte imprimé du *Χατζειναμὲ* et le texte du manuscrit Sinanoglou. Celui-ci a, en outre, certaines lacunes qui ne s'expliqueraient guère si la copie avait été faite sur un exemplaire imprimé. Il manque, par exemple, le dernier *Χαῖρε* du 9e oikos : *Χαῖρε, πιστῶν ὁδηγὲ σωφροσύνης*, et l'avant-dernier du onzième : *Χαῖρε, τροφὴ τοῦ μάννα διάδοχε*. Or, le texte imprimé a bien l'un et l'autre : p. 88, l. 12 : *Σελάμ, μανηλιερὶν τεμισλιγὲ κουλαουσιτσησι...* et p. 89, l. 8 : *Σελάμ, ἀζιζ μαννανῆν μερεσκιαρι...*

Comme variétés dialectales ou graphiques, citons le 4e stique du 7e oikos, où *Χαῖρε, ὅτι τὰ ἐπίγεια συγχορεύει οὐρανοῖς* se trouve traduit, dans le manuscrit, p. 6, l. 19-20 : *Σεβίν, γερετὲ δλανλαρινὰν κοβτὲ δλανλαρινὰν σεφὰ ἔτερλέο*, tandis que le *Χατζειναμὲ* imprimé porte, p. 87, l. 28-29 : *Σεβίν, γερετὲ δλανλὰρ κιοκλερετὲ δλανλαριλὰν σεφὰ ἔτερ*.

Quoi qu'il en soit de ces menus détails, notre Acathiste turc avec acrostiche de l'alphabet grec, l'imprimé comme le manuscrit, témoigne de cette variété linguistique, par comparaison avec l'autre traduction, tout à fait différente et sans acrostiche, insérée dans le volume *Ἰπαδειναμὲ* de 1914 et dans la *Ἱερὰ Σύνοψις* gréco-turque.

Le fait d'avoir voulu conserver, dans la version turque du *Χατζειναμὲ*, l'acrostiche de l'alphabet grec est une preuve saisissante du pieux attachement gardé à l'alphabet hellénique par ces populations orthodoxes d'Anatolie. D'autre part, que des copies manuscrites de ce bel office à la Vierge se soient fidèlement transmises dans les familles de génération en génération, c'est une preuve non moins touchante de l'attachement à la religion du Christ et de la dévotion envers la *Παναγία* sous la domination musulmane.

On voit, par cet exemple, que l'étude des *Karamanlidika* peut apporter une utile contribution à l'histoire de l'hellénisme en Asie Mineure.

S. SALAVILLE

ἐν τῇ *Καράμανιᾳ*», voir X. Sidéridès, Παρατηρήσεις εἰς τὴν πραγματείαν τοῦ Α. Π. Κεραμέως, dans *Φιλολογικὸς Σύλλογος*, t. XXVIII, p. 139, note 29 et note 30. Il y avait notamment une hôtellerie appelée Karaman-Han, où logeaient les Micrasiates venus à Constantinople pour affaires. «Peu de gens — observe Manuel Gédéon, dans la revue *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, t. XXII, 1902, p. 178 — savent que jusqu'au début du XIXe siècle certains quartiers grecs de Constantinople, par exemple ceux de Psamatia et de Exi-Marmara, parlaient turc et que le patriarchat devait leur adresser les actes officiels en langue turque transcrits en caractères grecs».